Document généré le 16 avr. 2024 01:48

Vie des arts

Vie des arts

Un maître orfèvre du Québec
François Ranvoyzé (1739-1819)

Jean Trudel

Numéro 51, été 1968

URI : https://id.erudit.org/iderudit/58235ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Trudel, J. (1968). Un maître orfèvre du Québec : François Ranvoyzé (1739-1819). *Vie des arts*, (51), 62–65.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

1. François Ranvoyzé
Or — Hauteur: 9" ½
Exécuté en 1810
Fabrique de l'Islet

Un maître orfèvre du Québec
François Ranvoyzé (1739-1819)

par Jean Trudel, conservateur de l'art ancien au musée du Québec

On connaît encore très mal l'orfèvrerie ancienne du Québec (XVIIIe et XIXe siècles) malgré les recherches et publications de MM. Barbeau, Morisset, Traquair et Langdon (1). Tous ceux qui s'intéressent à cet art font face au même problème: la dispersion des œuvres. Hormis les collections du musée du Québec et de M. Henry Birks qui groupent des centaines de pièces, des milliers d'autres pièces sont réparties entre les églises, communautés religieuses, collectionneurs et musées du Canada. Cette situation rend leur étude très difficile, d'autant plus qu'il n'existe pas de répertoire iconographique assez complet et précis pour nous donner une juste idée de l'ensemble de la production du Québec.

Depuis plus de 30 ans et à un rythme encore élevé, beaucoup de paroisses et de communautés vendent à vil prix à des rabatteurs les chefs-d'œuvre que le clergé des siècles derniers avait eu la sagesse de faire exécuter. La provenance de ces œuvres qui changent souvent de main, est presque toujours perdue. Dans l'histoire de l'orfèvrerie du Québec, il y a des implications artistiques, économiques et sociologiques qui sont des éléments fondamentaux pour la connaissance de notre passé. Il importe que nos connaissances de cette forme d'art soient approfondies.

Un aperçu rapide de la vie et de l'œuvre de François Ranvoyzé (2), le plus connu et le plus prolifique de nos orfèvres, pourra nous permettre de vérifier l'état de ces connaissances et de savoir ce qu'il est possible d'en tirer.

Né en 1739, François Ranvoyzé a vécu à Québec jusqu'à sa mort, en 1819 (3). Le premier document d'importance le concernant est son contrat de mariage qui date de 1771; il avait alors 32 ans (4). Il y est mentionné comme "marchand orphèvre, demeurant en cette ville, rue St-Jean" et il apporte en dot "la somme de 1500 livres . . . provenant de son travail et industrie". C'est donc dire qu'il exerçait son métier depuis plusieurs années. Nous ne savons pas chez qui il fit son apprentissage, mais le contrat de mariage mentionne "Mr. Ignace François Delzenne, marchand orphèvre en cette ville, demeurant rue St-Joseph, son amy luy tenant lieu de père". Etienne Ranvoyzé, le père de François, boutonnier de son métier, était mort en 1749 (5): il est tentant de supposer François, en cette période difficile, recueilli par Delzenne (6) et faisant chez lui son apprentissage pour ensuite s'établir à son propre compte. Le premier enfant de François, né en 1772, aura pour parrain Ignace François Delzenne et se prénommera François Ignace (7).

C'est à partir de 1774 que nous commençons à trouver le nom de Ranvoyzé dans les livres de comptes des paroisses du Québec, et ce jusqu'aux environs de 1815. Sa réputation avait de beaucoup dépassé les limites de la ville de Québec et des environs. L'art du Québec connaissait son âge d'or; Laurent Amyot, François Baillairgé, Louis Quévillon, Louis Dulongpré et bien d'autres étaient en pleine période de créativité dans tous les domaines. Le nombre de pièces d'or et d'argent mises en circulation permettait aux fabricants de passer d'importantes commandes aux orfèvres. François Ranvoyzé avait fini par se tailler une place respectable dans la classe bourgeoise de Québec: en 1779, le sieur Jacques Dénéchaud, chirurgien, était parrain de sa fille Marie-Angélique (8). De ses trois fils, deux, Etienne et Louis, allaient devenir notaires et le troisième, François Ignace, prêtre et curé de Sainte-Anne-de-Beaupré (9).

Nous pouvons mieux suivre les différentes étapes de l'œuvre de Ranvoyzé à travers un seul type de pièce: le calice. Il faut avant tout préciser que nous lui connaissons très peu de pièces d'orfèvrerie civile comparativement au nombre élevé de pièces d'orfèvrerie religieuse. Ses principaux clients étaient donc les fabriques et les communautés religieuses. Ce sont les pièces d'orfèvrerie française possédées par ces institutions qui ont servi de base à toute l'œuvre de Ranvoyzé. Importées sous le régime français, la plupart d'entre elles provenaient de Paris et comblaient un besoin que les orfèvres québecois de la première moitié du XVIIIe siècle n'arrivaient pas à satisfaire. Elles faisaient l'orgueil de ceux qui avaient le bonheur d'en posséder. La popu-

2

3

2. *Ecole française, XVIIe ou XVIIIe siècle*
Argent — Hauteur: 10" ½
Poinçon d'orfèvre français illisible
Monastère des Ursulines de Québec

3. *François Ranvoyzé*
Argent — Hauteur: 9" ¾
Inscription RANVOYZÉ 1779
Monastère des Ursulines de Québec

lation de la colonie augmentant, elles finissaient par se détériorer ou ne plus suffire à l'usage. On les confiait alors à des orfèvres du pays pour les réparer ou en faire des répliques. C'est ainsi que François Ranvoyzé eut l'occasion de voir de près plusieurs d'entre elles. Quatre calices d'argent constituent le meilleur exemple de ce phénomène.

Les deux premiers de ces calices sont conservés au monastère des Ursulines de Québec. L'un (photo no 2), le plus grand, est manifestement français: un poinçon d'orfèvre sur le rebord de la coupe nous permet de l'affirmer, mais il est trop effacé pour qu'on puisse en tirer une indication précise. C'est un calice historié sur lequel on voit les instruments de la Passion et des têtes d'anges en relief. Il a probablement été exécuté à Paris au XVIIe siècle. L'autre calice (photo no 3) porte sous son pied deux fois le poinçon FR dans un rectangle en plus de l'inscription RANVOYZE 1779. Si on le place à côté du premier, on se rend compte qu'il s'agit d'une copie. Le même décor est répété, mais avec moins de virtuosité, ce qui donne à l'œuvre un caractère naïf. Ranvoyzé a eu de sérieuses difficultés à rendre les têtes d'anges en relief. Les religieuses lui ont demandé une copie qu'il a exécutée de son mieux tout en l'adaptant à ses moyens. Il répondait en cela à un phénomène de mimétisme que nous retrouvons dans l'architecture et la sculpture du Québec. Les deux pièces suivantes en sont aussi un exemple.

La première (photo no 4) a été acquise récemment par le musée du Québec. Elle est l'œuvre de Guillaume Loir à Paris en 1730. (10). Sa très grande simplicité contraste avec le calice des Ursulines, mais les éléments de décor de la fausse-coupe, des faux-noeuds et du pied suffisent à en faire une pièce d'une grande qualité. Si on rapproche ce calice de celui qui est conservé à Saint-François (Ile d'Orléans), on se rend compte qu'encore une fois, François Ranvoyzé a copié. Les livres de comptes de la paroisse nous apprennent que l'œuvre a été faite en août 1773 "sur le modèle "du calice de Notre-Dame-des-Victoires. Comme dans le cas des Ursulines, le curé et les marguilliers ont demandé à Ranvoyzé d'imiter une œuvre pour laquelle ils avaient beaucoup d'admiration.

Il n'y a pas seulement les pièces françaises que Ranvoyzé ait été forcé d'imiter: il y a aussi celles de Laurent Amyot (11).

4

5

Certaines pièces d'Amyot, qui revient en 1787 d'un séjour de cinq ans à Paris, connaissent un très grand succès auprès des Québecois. Il était difficile aux artistes d'apporter des éléments nouveaux dans la tradition québécoise et de les faire aimer: Amyot, lui, revenait avec la dernière mode de Paris et la chose s'était dite. Les clients de Ranvoyzé l'obligeaient à imiter le style de son plus important concurrent. En réalité, ils l'obligeaient à travailler non plus d'après des pièces françaises du début du XVIIIe siècle, mais d'après ce qui se faisait à Paris vers 1785: Amyot n'était plus qu'un intermédiaire. Deux calices nous donnent une idée de cette nouvelle façon de faire de Ranvoyzé. Le premier, en dépôt permanent au musée du Québec, est propriété de la Fabrique de Rivière-Ouelle; il porte le poinçon de Laurent Amyot qui l'a exécuté en 1802 pour cette église (12). C'est une œuvre simple, d'esprit Louis XVI. Le second est une acquisition récente du musée du Québec (photo no 5) et porte le poinçon de François Ranvoyzé. C'est une imitation du modèle importé par Laurent Amyot et qui a connu, à partir de 1787, une très grande vogue au Québec. Nous en connaissons de nombreux exemples qui, exécutés par Amyot ou Ranvoyzé, ne diffèrent pas.

On peut commencer à se demander si Ranvoyzé n'était pas tout simplement un bon copiste. La copie, exigée par la clien-

6

4. *Guillaume Loir*
Argent — Hauteur: 10" ¼
Exécuté à Paris en 1730
Musée du Québec

5. *François Ranvoyzé*
Argent — Hauteur: 10" ¾
Musée du Québec

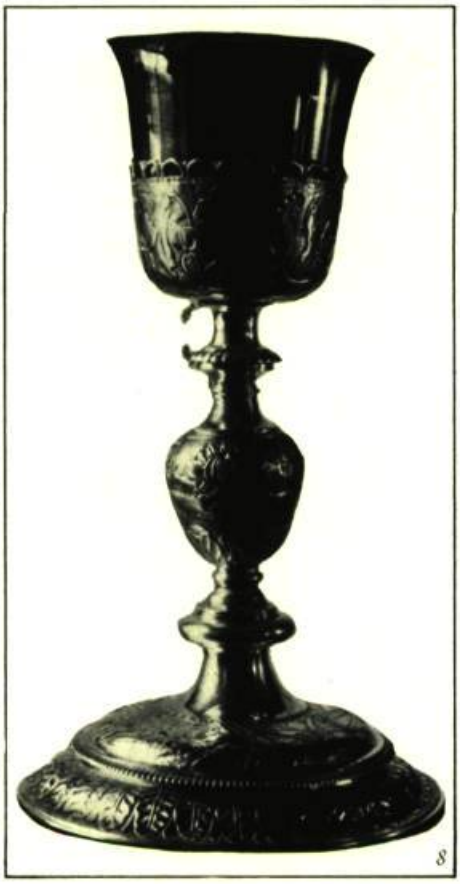
tèle, n'est heureusement qu'une partie de son œuvre. En s'inspirant d'éléments de décor de pièces françaises, en les transformant, en les adaptant à sa personnalité, François Ranvoyzé a créé, tout en respectant la forme traditionnelle des pièces, deux façons de les décorer qui lui sont propres et qui ont connu le succès. Cela constitue le deuxième volet de son œuvre et l'élément le plus original de l'orfèvrerie canadienne.

Un calice conservé à la Galerie nationale du Canada (photo no 6) constitue un bon exemple de la première manière de Ranvoyzé. C'est une œuvre où les parties laissées à nu sont aussi importantes que celles qui sont décorées. Le pied (13) est orné de motifs décoratifs qui en soulignent les formes et dont le thème est constitué par des feuillages stylisés: ceux du nœud diffèrent de ceux de la base, ce qui fait l'unité et la variété de ce décor. Cette façon de faire, nous la retrouvons sur plusieurs pièces de Ranvoyzé. La stylisation du feuillage peut varier, mais son utilisation reste la même.

Dans la deuxième manière de Ranvoyzé, le décor est plus envahissant Il y a très peu de surfaces libres: une fausse-coupe est même ajoutée à la pièce afin de constituer une nouvelle surface à décorer. Deux calices illustrent bien cette façon de procéder: l'un fait partie de la collection Henry Birks à Montréal (photo no 7), l'autre est propriété de la Fabrique de Saint-Charles-de-Bellechasse et date de 1780 (photo no 8). Ils portent un décor qui a pour thème des fleurs, des fruits et des feuillages entremêlés. Ce décor est un des rares moments dans l'orfèvrerie québécoise où un artiste s'abandonne à son inspiration et à sa poésie pour s'exprimer hors de toute contrainte. Cela suffit à faire de l'œuvre de Ranvoyzé l'une des plus importantes de l'histoire de l'art au Québec.

Dans la série des calices de Ranvoyzé, il en est un qui est exceptionnel: celui de l'Islet (photo no 1). C'est une des très rares pièces d'or connues de l'orfèvrerie canadienne et la première de cette importance qu'ait exécutée Ranvoyzé. C'est en 1810 (14), à l'âge de 71 ans, qu'il la créa. Bien qu'elle doive aux œuvres françaises du XVIIIe siècle les têtes d'anges qui l'ornent, elle fait partie de la deuxième manière de Ranvoyzé par le reste de son décor. Elle est en quelque sorte le fruit de l'expérience d'une vie entière.

Cette étude permet à peine de prendre conscience des problèmes qui se posent sur Ranvoyzé. Il faudrait pouvoir tenter une évolution chronologique de ses œuvres, une étude des formes, des influences, des procédés techniques, des figures en relief, des poinçons et de chaque élément décoratif. Nous savons peu de choses sur Ranvoyzé et sur l'orfèvrerie traditionnelle du Québec. Il y a là beaucoup à découvrir.



8

7

6. *François Ranvoyzé*
Argent — Hauteur: 8"⅝
Galerie nationale du Canada

7. *François Ranvoyzé*
Argent — Hauteur: 10"½
Collection Henry Birks, Montréal

8. *François Ranvoyzé*
Argent — Hauteur: 9"
Exécuté vers 1780
Fabrique de Saint-Charles (Bellechasse)

NOTES

(1) Voir Ramsay Traquair, *The Old Silver of Quebec*, Toronto, MacMillan, 1940; John E. Langdon, *Canadian Silversmiths and their marks 1667-1867*, Stinehour Press, Vermont 1960, et, plus récemment, *Canadian Silversmiths 1700-1900*, Toronto 1966. Voir aussi les articles de journaux et monographies de MM. Barbeau et Morisset.

(2) Voir Gérard Morisset, *François Ranvoyzé*, Collection Champlain, Québec 1942, et du même *L'œuvre capricieuse de François Ranvoyzé*, L'Action Catholique, Québec, 18 mars 1942. Ce sont les meilleurs écrits sur Ranvoyzé.

(3) Naissance: Archives de l'état civil de Notre-Dame de Québec, 1738-1743, fo 73.
Décès: Gazette de Québec, 14 octobre 1819, p. 3.

(4) Contrat de mariage de François Ranvoyzé et Marie Vénérande Pelerin, 24 novembre 1771, Archives judiciaires de Québec, minutier de maître Saillant, no 2231.

(5) C. Tanguay, *Dictionnaire Généalogique*, Vol. 6, p. 551.

(6) Ignace-François Delzenne est né à Lille vers 1717-18. Il épouse Marie Catherine Janson à Montréal en 1748 et s'établit à Québec en 1752. Il meurt à la Baie-du-Febvre en 1790. Voir à son sujet les dossiers de l'Inventaire des Oeuvres d'Art du Québec.
Le mystérieux orfèvre au poinçon DZ ne fait peut-être qu'un avec Delzenne.

(7) Archives judiciaires de Québec, Etat civil de Notre-Dame de Québec, 1772-1774, p. 35.

(8) Archives judiciaires de Québec, Etat civil de Notre-Dame de Québec, 1777-1873, p. 157.

(9) Dossiers de l'Inventaire des Oeuvres d'Art.

10) Les poinçons de cette pièce sont très lisibles: poinçon de charge 1727-1732: A avec couronne sur côté. Poinçon de décharge 1727-1732: tortue couronnée. Lettre-date: O couronné (1730).
Poinçon d'orfèvre de Guillaume Loir qui a été reçu maître à Paris en 1716 et a cessé d'exercer son métier vers 1765.

(11) Laurent Amyot est né à Québec en 1764. Il aurait été apprenti de Ranvoyzé vers 1780 pour ensuite étudier à Paris de 1783 à 1787. Il épouse Marguerite Levasseur en 1793 et meurt à Québec en 1839 après une fructueuse carrière.

(12) Dossier Rivière-Ouelle, Inventaire des Oeuvres d'Art.

(13) La coupe n'est peut-être pas de Ranvoyzé.

(14) Au sujet des pièces d'or de l'Islet, voir Gérard Morisset, *Les vases d'or de l'église de l'Islet*, La Patrie, dimanche 12 mars 1950.